

Prologue

Mars 68, dernière année du règne de Néron

La tête de Paul roula sur l'herbe tendre du jardin. Un filet écarlate éclaboussa le gazon encore humide de rosée. Dans mon esprit, les versets d'un psaume :

*Amour et vérité se rencontrent,
Justice et paix s'embrassent.
Vérité germera de la terre,
Des cieux se penchera la justice¹.*

Tout est accompli. Par le témoignage du sang, voici Pierre et Paul réunis dans le royaume de justice, tandis que nous, les compagnons de service et d'épreuves, nous demeurons. Chacun de nous doit sa foi et sa vie à l'apôtre. Bientôt nous aurons l'occasion d'éprouver la force de notre espérance : « Vérité germera de la terre, des cieux se penchera la justice. » Au pied de l'estrade, devant ce corps sans vie, devant cette tête aux yeux clos sur ce monde, nous tentons de rassembler nos énergies.

Pendant que là-bas, la foule des curieux se masse sur l'esplanade pour applaudir César en son triomphe, la cen-

1. Les notes sont regroupées en fin d'ouvrage.

turie de la garde prétorienne s'ébranle en une colonne sans fin. Cliquetis pourpre et doré. La cuirasse du préfet Tigellin flamboie au soleil levant.

— Votre dieu, *Chrestos*, est impuissant à vous sauver ! Il n'y a qu'un seul seigneur : le divin Néron ! Bientôt, nous ne nous donnerons plus la peine de vous tuer, chrétiens : vos amis se chargeront eux-mêmes de cette besogne.

La vérité nous est jetée à la figure. Une multitude de frères ont témoigné jusqu'au sang, depuis le grand incendie, dénoncés par les nôtres. Les autorités romaines n'avaient eu qu'à prêter une oreille complaisante à nos détracteurs. Ceux-là mêmes qui avaient rompu le pain avec nous. Ces gens-là parlent au nom de Jésus-Christ, et ils vivent comme s'il était mort pour rien. Leur jalousie a accompli le destin de Pierre, puis de Paul.

Les clameurs du cortège triomphal se déversent par vagues dans le jardin. Je n'entends plus le murmure des trois sources. Ma tête bourdonne. Mes pensées s'entrechoquent, comme les gladiateurs dans l'arène. Prière contre peur. Julia s'approche. Je me tourne vers elle. À son côté, Valentin, son fils. Un bel homme de vingt ans, altier, le nez busqué. Une légère inquiétude perce sous le ton persuasif de Julia :

— Nous devons rapidement donner à Paul une sépulture décente, car les prétoriens sont capables de se raviser et de confisquer son corps.

— Oh ! Nous sommes tranquilles pour un moment, intervient Epaphras le Colossien². Tant qu'ils se saouleront à acclamer leur dieu, ils ne penseront pas à nous !

Je demande :

— Où allons-nous déposer son corps ?

— Dans la nécropole de la via Ostiensis. La tombe où repose la dépouille de mon cher époux Philologue est grande.

— Valentin, va à la maison et procure-toi les aromates et les linges pour la toilette funéraire. Rejoins-nous au mausolée, mon fils.

Le jeune homme s'éloigne prestement et disparaît dans la foule. Là-bas, sur l'esplanade, les Augustians entourent

le char rutilant de César Néron, qui salue la foule glapissante en agitant une couronne de laurier.

César passe sous l'arc de triomphe paré de laurier et de fleurs. Les victimaires d'Apollon sacrifient des moutons, tandis que des serviteurs en livrée répandent du safran devant le char.

Je m'agenouille. Je recueille la tête de Paul.

Marc et Epaphras déposent le corps dans la litière de Julia. J'y place la tête, soigneusement enveloppée dans mon manteau. Des amas de fleurs piétinées et de détritrus de toutes sortes jonchent l'esplanade maintenant désertée. Devant le bâtiment circulaire du temple, des pauvres se disputent les abats des animaux sacrifiés. Les victimaires les menacent de leur hache, tout en les laissant faire. Les carcasses ont déjà été hissées sur des chariots ; aujourd'hui, les marchés regorgeront de viande. Au loin, les clameurs et les musiques s'estompent. Dans moins d'une heure, César entrera dans sa capitale par la porte Capène.

Bientôt, notre cortège funéraire se fraie un chemin dans l'agitation fébrile de la via Ostiensis, parmi les charrois de blé, de vin et de coton, lourdes remorques tractées par des bovins nonchalants. Sur la file centrale, des cavaliers filent au galop. Rome accueille son impérial citharède. Paul entre dans la gloire de son Seigneur. Et sur les pavés, la vie s'écoule. Un jour semblable aux autres.

Rentré en moi-même, je prie : « Seigneur, nous avons notre refuge en toi. Serons-nous humiliés pour toujours ? Vois notre souffrance : délivre-nous, prends pitié de nous. Répands ton souffle saint, et nous aurons la force. »

La via Ostiensis écoule désormais son flot de vivants entre deux murailles nécrophages de stèles et de tombeaux. Nous bifurquons vers la droite, après un mausolée en forme de temple grec, et nous pénétrons dans une ville endormie, aux murs aveugles, aux portes closes. Un frisson me par-

court le dos. Nos pas réverbérés par les façades stuquées sont aussitôt absorbés par le silence. Nous parvenons enfin devant un modeste mausolée cubique. Valentin nous y attend. Il a déposé un panier d'osier et une lanterne devant la porte de bronze.

L'huis s'ouvre sur la chambre sépulcrale. Valentin allume les lampes à huile. Chaque mur abrite un édicule voûté. Dans l'un d'eux, un sarcophage de marbre blanc porte l'inscription : *Philologos Proculus Ælius*. Julia se couvre la tête en ramenant un pan de son manteau ; étendant les mains vers le cercueil de son époux, elle prie :

— Puisse le Seigneur te montrer sa joie et la puissance de sa résurrection, ô cher époux. Amen.

Paul désirait que son corps fût préparé selon le rituel juif. Après l'avoir lavé et épilé, Marc l'oint de myrrhe mélangée d'aloès, et lui lie des bandes de tissu autour des chevilles et des poignets, tandis que je rase la barbe maculée de sang. Puis je coupe les cheveux, conformément à l'usage. Valentin étend le linceul de cotonnade blanche à l'intérieur du sarcophage en terre cuite, disposé dans l'édicule de droite. Timothée, le disciple que Paul appelait « mon fils », y dépose la dépouille avec l'aide d'Epaphras. Une mélodie douce jaillit de la lyre de mon ami Aristarque.

Julia esquisse un mouvement pour voiler la face de l'apôtre. Je retiens sa main. Une dernière fois nous le contemplons. « J'ai combattu le beau combat. J'ai remporté la couronne qui ne se flétrit pas », semble-t-il nous dire. Timothée étend les mains au-dessus du corps :

— Paul, mon ami, mon père, tu as offert ta vie en sacrifice saint et agréable à Dieu. Ton exemple et la Parole que ta bouche a proclamée demeureront vivants en nous. Déjà, nous sommes transformés par l'Esprit du Seigneur pour être témoins de sa vérité, à la gloire de Dieu le Père.

D'une voix peu assurée, Marc entonne :

— *Marana tha*³ ! Viens, Seigneur Jésus, et le peuple qui marchait dans les ténèbres verra ta lumière ! Amen.

— Amen !

Il psalmodie en hébreu la grande prière de bénédiction, qu'on appelle *Kaddish*. Julia étend le linceul et le borde

avec des gestes maternels. La lyre d'Aristarque égrène les notes du *Shema Israel* :

— *Shema Israel, Adonai elohenou, Adonai Ehad...*

— *Barouk Shem kevod maleroutou Ieholam vatsed.*

— *Ve ahavetah et Adonai elohekha bekal lebabekha, vebekal nafeshkha, vebekal mehodekha* ⁴.

Nous ajoutons, selon notre coutume, la parole de Jésus :

— Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Si tu fais tout cela, tu vivras de la vie éternelle. Amen !

Valentin dépose une lampe à huile au pied du sarcophage, tandis que Julia entonne l'hymne matutinale :

*Eveille-toi, ô toi qui dors,
Eveille-toi de l'ombre de la mort,
Et sur toi luira le Christ.*

Un courant d'air parcourt le sépulcre. Un souffle chaud
Les flammes des lampes vacillent.

De larges tuiles plates sont disposées en forme de toit, sur le cercueil. Au flanc de celui-ci, je dessine un bateau à la voile gonflée. J'y inscris le nom de l'apôtre en grec : ΠΑΥΛΟΣ. Nos yeux s'attardent encore un peu, puis la porte se referme sur le silence.

Le soir descendait lorsque mes pas me menèrent sur la rive du Tibre. Depuis le matin, les heures s'étaient écoulées, implacables. Nous avons tenté de réunir les évêques, les presbytres et les diacres ⁵ de Rome, mais sans y parvenir. Les dirigeants de la synagogue d'Israël avaient définitivement rompu avec nous, malgré la bonne volonté de leur chef, le sage Theuddas. Selon eux, la parfaite observance de la loi de Moïse était indispensable pour suivre le Seigneur Jésus-Christ. À l'autre extrême, le diacre Novatien s'était emporté jusqu'à nous insulter : nous faisons la part trop belle aux coutumes juives, qu'il qualifiait de « fariboles pour superstitieux ». L'irresponsable avait entraîné avec lui tout un groupe de frères. Le cadavre de Paul était à peine refroidi que les diviseurs s'acharnaient de plus belle pour compromettre l'unité de l'Eglise.